



M. Girard, normal à tout prix

Vanessa Sudreau

« J'ai en moi comme vous tous, ce qu'il y a de délirant dans l'homme normal. »

Jacques LACAN, *Le Séminaire*, livre III, *Les Psychoses*

Il s'agit ici d'une présentation de malade qui s'est tenue à Strasbourg le 10 juin 1967. Lacan est alors invité à donner une conférence et à animer la présentation de malade. Le cas est frappant de modernité, notamment au niveau des symptômes : la dimension des addictions, celle des pratiques de bien-être et la question trans se présentent alternativement comme autant de « dérivatif[s] » à ce qui fait problème à ce sujet : son homosexualité qui objecte à « l'homme normal ».

Le patient, M. Girard, a vingt-sept ans, il est hospitalisé à la clinique psychiatrique des hospices civils depuis cinq jours. Il s'y est rendu comme une ultime tentative thérapeutique avant de « changer de sexe ¹ » ; *via* l'hospitalisation, il veut vérifier s'il n'y aurait pas « des fissures ». Homosexuel, il n'a jamais connu sexuellement de femmes, mais se sent très à l'aise avec elles. Il les trouve plus *fin*es et *mal*ines que les hommes – traits à partir desquels il se range de leur côté. Fils unique, il vit avec ses parents cafetiers.

De l'aveu que lui extorque Lacan, nous apprenons qu'il a eu des relations avec une trentaine d'hommes, foisonnement sexuel qui n'apparaîtra pas du tout comme marquant pour le sujet, dans le reste de la présentation. L'accent sera mis en revanche sur les « dérivatif[s] » nombreux (sous-entendu à son homosexualité) auquel le patient a tenté de se fixer :

— *Bon, écoutez : est-ce que votre rapport avec ces garçons... Il y en a eu combien dans votre vie ?*

— Oh !

— *Quoi : oh ?*

— Vraiment ?

— *Oui vraiment.*

— Je dirais une trentaine. Il y a eu quand même des points culminants. Peut-être quatre, cinq.

Parmi tous ces hommes, il aurait eu des relations plus durables avec quelques-uns, il en présente deux ici, mais cela reste des relations tarifées et, sur le plan sexuel, limitées. La demande de M. Girard est celle de ne plus être homosexuel, c'est le motif annoncé, mais il y a

1. Lacan J., « Présentation de M. Girard », *La Cause du désir*, n° 113, mars 2023, p. 12-48, [disponible sur Cairn](https://www.cairn.info/), sauf mention contraire, les citations qui suivent en sont issues.

des difficultés de plusieurs ordres. En 1967, l'homosexualité est pénalement répréhensible, et pour encore quinze ans. Ce contexte, bien que ne recouvrant pas la position du sujet, est tout de même à considérer dans la lecture du cas : aurait-il développé son montage mental transsexuel s'il avait pu *insérer* son homosexualité dans le registre du « normal » ? Car une chose apparaît avec force durant l'entretien : M. Girard veut être « normal », normal étant, dans son cas, proche de « naturel » – « entre l'homme et la bête, la nature est la même », ajoute-t-il. Il ne développe d'ailleurs aucune revendication contre le carcan hétérosexuel qu'il souhaite rejoindre à toute force. M. Girard est le pur produit du discours de l'époque : la sodomie est, selon lui, une chose *dégoûtante* :

— C'est-à-dire... vous parlez de relations anales, au point de vue sexuel ?

— *Oui.*

— Eh bien, je n'aime pas ça. Je ne l'aime pas, c'est ça qui est justement curieux. [...] Et j'ai horreur de ça. Je trouve ça absolument dégoûtant.

En outre, le patient a une énonciation très particulière, il *veut* parler, mais cela part dans tous les sens. Il perd de vue la question qui lui a été posée et s'égaré dans les détails pratiques d'un discours désubjectivé à l'extrême. La ténacité de Lacan pour parvenir à extraire les angles forts d'une construction et pour ramener le jeune homme à l'histoire de son cas est notable, car M. Girard n'y est pas intéressé malgré sa logorrhée. Le patient se perd spontanément. On ne parvient pas à saisir en quoi son homosexualité le gêne, on n'a pas d'éléments nous mettant sur la voie de ce qui fait événement dans l'enfance ou l'adolescence. Pourtant, l'enjeu est grand, car ce sujet propose de se faire opérer pour devenir une femme. Il ne voit pas d'autre solution ; pour « être [...] normal » il doit être une femme, puisqu'il aime les hommes : « L'organe féminin pour moi, maintenant, n'a aucun attrait. Et même s'il devait être là, il ne deviendrait d'un intérêt que s'il était pénétré : justement, si j'avais un rapport avec un homme. »

Rapport aux hommes

M. Girard introduit la question des hommes sur un mode assez banal ; gêne et honte ne lestent pas l'énonciation. En effet, il explique sans réticence que *ses amis* lui demandent de l'argent. On comprend peu à peu qu'il entretient des hommes, les nourrit parfois, en échange de rapprochements physiques, c'est ainsi qu'il utilise ce qu'il nomme « [s]on argent de poche ». En fait d'argent de poche, formule enfantine, il s'agit du salaire que lui versent ses parents chez lesquels il travaille. Ce point est important. Lacan souligne la dimension nourricière de la profession parentale et le lien avec le fantasme du sujet. Nous déduisons donc peu à peu qu'il s'agit en fait de prostitution : M. Girard a de l'argent qu'il tient de ses parents, et il l'utilise ainsi, ou pour l'achat de drogues, quand il est dans le champ de ce qu'il appelle les « dérivatif[s] ».

Parmi ses relations avec des hommes, malgré le flou de la chronologie, deux se détachent, celle avec le nommé « Vietnamien » et celle avec le « plombier » ; il n'est pas banal que des relations dites *sérieuses* soient désignées par un trait (nationalité, métier) sans que jamais le prénom ne soit dit... C'est sans aucune réticence que M. Girard nous explique que ces *relations sérieuses* n'en sont pas moins réglées par l'argent (ou la nourriture) qu'il donne à ces hommes.

Avec le Vietnamien, la notion d'« arrangements » semble régler la question de la *comédie des sexes* : au lieu du désir, c'est le contrat. En outre, M. Girard indique que le Vietnamien avait « l'avantage ». Formule étrange dans un contexte où le patient paie pour les relations. Malgré

cet *avantage*, il souligne que le Vietnamien est de « basse classe », ce qui fait presque difficulté : « avec le Vietnamien ça allait encore. Malgré qu'il soit de basse classe ». L'écart – condition sociale ou nationalité différente de lui-même – semble être aussi bien nécessaire que problématique. Repérant ce jeune homme, M. Girard se dit : « oh, ce garçon est trop bien pour moi, je l'aurai jamais », malgré cette dissymétrie, il s'en rapproche, se met à sa disposition : « Il m'a fait avouer en quelques jours seulement ce que j'étais. »

Un contrat centré sur l'argent et la discrétion se met en place entre les deux hommes. La relation durera huit mois, au cours desquels ils auraient eu une dizaine de relations sexuelles. Lors de la présentation clinique, M. Girard met la séparation – dont il aurait eu l'initiative – en relation avec ses pratiques de bien-être et de développement personnel. C'est en effet pendant sa relation avec le Vietnamien – il a alors vingt-quatre ans – qu'il aurait appris qu'un centre de yoga hindouiste se serait créé en France : « Quand j'ai su qu'il y avait un centre en France [yoga, à l'époque sans doute moins répandu], j'ai tout laissé tomber, mes parents, mon Vietnamien, et je suis parti là-bas. [...] Mais une journée. Et ensuite je suis revenu... »

Faux départs et impossible séparation

Ce grand départ comporte une dimension ironique, car il ne dure qu'une seule journée. De ce départ, nous ne saisissons rien de plus que l'aspiration du sujet pour le yoga, pratique qu'il connaît depuis son adolescence, et qui semble agir sur lui comme un Eldorado : qu'est-ce qui le fait partir ainsi ? Est-ce qu'il fuit la relation avec le Vietnamien ? Celle avec son homosexualité ? Est-ce qu'il obéit au principe de normalité sans dialectique qui lui commanderait, à son âge, de quitter ses parents ? Lacan souligne comme cruciale, dans ce cas, l'impossible séparation du sujet d'avec l'espace familial : « La prévalence, dans toute cette affaire [...] de l'insertion familiale : non seulement il ne peut pas en décoller, mais c'est pour lui comme ça que se pose le problème. Il nous aborde en nous disant : ils ne vont pas vivre toujours ; il faudrait que je me refasse une famille ».

Après le faux départ, un nouveau départ dure, cette fois, quatre mois. À son retour, M. Girard s'installe de nouveau chez ses parents. Il évoque « la poussée de [s]es parents » et indique : « Je suis plusieurs fois reparti de chez mes parents, pour leur intolérance toujours pour [...] cause de viande » (il est devenu végétarien lors de ce voyage en Inde). Tout ce qui pourrait être attendu d'un conflit lié à l'homosexualité se trouve mis au compte de ses pratiques alternatives (végétarien, bouddhiste) ; le sexuel étant forclos, c'est avec ces pratiques qu'il mène le combat de la séparation. Après ces faux départs, M. Girard dit avoir été « chassé », pour finalement passer « un pacte » avec sa mère : il mange toutes les viandes sauf une, le bœuf. Il ne quitte donc pas le registre de l'arrangement. On saisit que la relation avec les parents a été si difficile que cela n'est peut-être pas sans rapport avec son hospitalisation : « je leur rendais coup pour coup. Ça allait très mal à chaque coup. On se disputait, on se battait ».

Dérivatifs métonymiques

La pratique du yoga semble être antérieure à sa rencontre avec le Vietnamien, ce serait à seize ans, alors qu'il est à l'école hôtelière, qu'il s'y intéresse. Il n'explique pas ce qui lui a donné le goût du yoga rare pour l'époque. Il note en revanche l'aspect très pragmatique de la pratique : inscrit à un cours par correspondance, il reçoit l'image d'un homme, « toujours le même homme », précise-t-il, dans une posture qu'il s'agit de travailler, en miroir. Faisons

l'hypothèse que cela lui a donné un simulacre de corps, *se faire un corps avec un homme* pourrait en être la formule :

- *Donc, vous ne faisiez pas ça tout seul ?*
- [...] On m'indiquait une posture. C'était un homme, toujours le même homme, qui était photographié... [...]
- *Mais quoi, c'est un cours par correspondance ?*
- Oui, exactement.

Le yoga est décrit comme lui donnant des pouvoirs : lui toujours dernier en sport s'aperçoit désormais qu'il est celui qui a « le plus grand souffle » – de dernier, il passe directement à premier... Le yoga semble fortifier son corps et lui permettre d'entrer dans la course avec les autres hommes. Puis, vers dix-sept ans, il lit quelques livres sur l'hindouisme.

Il est particulièrement ardu de recomposer le trajet de M. Girard avec le yoga et la méditation, mais c'est une histoire qui semble avoir duré. L'ensemble méditation–yoga–végétarisme–hindouisme serait impliqué dans la tentative de séparation d'avec les parents, tant géographiquement que du point de vue symbolique des valeurs. Ces pratiques sont également des tentatives de border les questions pulsionnelles : « cette méditation, d'abord, imposait une chasteté absolue... Alors, évidemment, j'ai essayé de la pratiquer désespérément ». M. Girard dit s'être « enfoncé » dans la méditation pour « trouv[er] un dérivatif à l'homosexualité ».

Au moment du second départ, M. Girard devient « hindouiste », il tente d'adjoindre au traitement de la pulsion par la méditation, le voile d'une identification imaginaire : *Nous, les hindouistes*. Quand il revient de ce voyage, s'entend combien faire valoir une identité sensiblement différente de celle de sa famille est un enjeu de séparation crucial pour lui. En effet, il parle de son végétarisme comme s'il parlait de son homosexualité : « Quand je suis revenu [...]. Ils m'ont accepté comme végétarien. En espérant évidemment que plus tard je mangerai de la viande ». Il propose aussi à sa mère de venir prier avec lui, même s'ils n'ont plus la même religion. Le yoga et ses dérivés (végétarisme, etc.) semblent une invention pour traiter l'impossible séparation de ce sujet : les postures à exécuter en miroir lui donnent initialement une image d'homme à laquelle accrocher la sienne, l'hindouisme lui fournit un nom (transitoire), et un prétexte à s'essayer à des départs, enfin la religion habille une petite séparation d'avec la mère : de religions différentes, ils prient cependant ensemble...

Les *dérivatifs* dans leur ensemble ne semblent pas de prime abord cibler spécifiquement l'homosexualité mais semblent plutôt viser à *faire baisser la libido* en général, le sujet y insiste à plusieurs reprises, l'usage des médicaments sert à lui faire une *bonne mine*, à pouvoir travailler, à réguler l'excitation ou la fatigue.

Les addictions

M. Girard indique qu'après le yoga il a cherché un dérivatif dans les produits pharmaceutiques, visiblement le yoga et toute la cohorte de pratiques autour ne suffisaient pas à constituer une suppléance suffisante. Initialement, M. Girard utilise les médicaments pour se stimuler : cela l'aide à « travailler apparemment mieux », à « avoir bon moral ».

La pratique addictive des médicaments commence vers vingt-deux ans, pour se *fortifier* lui qui se sent alors « faible ». Il note qu'en prenant des molécules de plus en plus puissantes, il devient lui-même « de plus en plus fort ». Ce sujet a, au lieu du corps, une inconsistance telle

que seule la fusion avec un autre homme (être face à l'image et imiter la posture, être dans ses bras ou bien se masturber l'un l'autre) lui restitue une contenance minimale.

Le petit accent mégalomane – M. Girard se sent « de plus en plus fort » – n'est sans doute que transitoire : il oscille ainsi entre le premier et le dernier, entre être voulu et être exclu, entre être normal ou être malade... jusqu'à osciller entre homme et femme. La balance imaginaire qu'opère M. Girard en se branchant sur des signifiants contraires modifie à intervalles réguliers ce que Lacan nomme ici « *un ordre de vie* » : « *Qu'est-ce qui vous a poussé à changer un ordre de vie, qui avait l'air d'une petite vie bien installée avec ce Vietnamien ?* »

Car les stimulants, qui soulagent son asthénie en lui faisant « une tête agréable pour le client », accentuent par ailleurs ses pratiques masturbatoires – ce que M. Girard *corrige* avec du bromure grâce à quoi il est « devenu à peu près normal à ce point de vue-là ». Il semble que l'utilisation de médicaments entraîne chez lui de petites nominations transitoires, dont « Je suis devenu narcomane ». *Hindouiste, végétarien, narcomane* sont autant de nominations provisoires qui se substituent les unes aux autres, comme des *couvertures sur le trou*², fragiles. Comment ne pas noter l'ironie de l'hindouiste narcomane ! Lacan démontre que c'est à peu près aussi inconsistant et ironique que son vœu de changer de sexe.

Transition : devenir une femme pour être normal ?

C'est assez tardivement dans l'entretien qu'apparaît l'idée d'effectuer une transition. M. Girard en précise les coordonnées : à la suite d'une rencontre avec un Chinois qui « faisait des études de psychologie », et lui en aurait donné le conseil, le patient dit avoir consulté une psychologue, pendant six mois, pour *se faire traiter*. Le patient explique à Lacan avoir communiqué cette idée de changement de sexe à la psychologue de but en blanc, et elle se serait employée à l'en détourner. Il explique que l'idée de changer de sexe lui est venue, car « tout le monde [...] s'aperçoit » de son homosexualité, mais, surtout : « tout le monde n'est pas comme moi ». Il lie ainsi cette volonté de changer de sexe à sa dernière rencontre sexuelle, avec le surnommé « plombier », celui-ci est « un individu louche », aux dires de M. Girard, qui l'aurait « un peu mis en face des choses ». Nous trouvons ici la trace d'un événement subjectif, le plombier semble avoir voulu apprendre à M. Girard la vie des homosexuels en l'amenant dans des boîtes de nuit spécifiques, etc. En faisant consister le signifiant « homosexuel », en adoptant le mode de vie, ce plombier n'active-t-il pas *Phi* ? En effet, enjoint par cet « ami » à épouser le mode de vie homosexuel de l'époque, M. Girard est d'une certaine façon *nommé* à répondre de ce signifiant, convoqué en tant que sujet à produire le sens sexuel (le signifié) que ce signifiant convoque, il se pourrait qu'un débranchement s'opère ici à défaut de pouvoir assumer ce signifiant, et que la solution « rectificatrice », imaginaire, s'origine de ce débranchement. En insistant pour faire entrer M. Girard dans la communauté gay, lui qui fait tout pour être *normal*, cela accentue l'exclusion. Il semble que ce soit là une mauvaise rencontre pour le sujet. Lacan veut cerner ce point et y consacre toute son énergie : « *comment vous est venue l'idée, demande-t-il, d'une [...] solution radicale, rectificatrice ?* »

Face aux questions de Lacan, M. Girard déploie des éléments qui nous permettent de saisir que sa volonté de féminisation ne semble pas engager la jouissance du corps réel, aucune volupté ne s'entend dans ces instants, c'est même plutôt l'horreur que rencontre M. Girard

2. Cf. Caroz G., « Avatars des identifications. Argument du colloque Uforca 2023 », *Ironik !*, n° 55, 16 mai 2023, disponible sur le site de l'Université populaire Jacques Lacan.

quand il s'agit de sodomie. Selon Lacan, « la modification de son sexe [...] est quelque chose qui prend la valeur d'un trait secondaire ». M. Girard se sent bien avec les femmes, il aime parler des hommes avec elles, mais cette identification ne mobilise pas (ou peu) sa jouissance. Se sentir bien parmi les femmes relève plutôt de la prégnance des identifications imaginaires chez M. Girard, soit d'un transactivisme plus que d'un véritable transsexualisme. Ce transactivisme bute sur le mur d'un impossible que le sujet ne peut assumer au titre de la castration : « un homme masculin me plaît plus, mais alors un homme masculin n'est pas comme moi ». Nul fantasme ne permet d'accommoder la sexualité au-delà de ce transactivisme révélant que la sexualité, pour ce patient, est en soi une épreuve de séparation. C'est cet impossible que M. Girard tente naïvement de forcer par la rêverie de devenir femme : il pourrait alors aimer « un homme masculin » en toute légalité. Mais c'est oublier que s'il aime « être pris », comme il le dit – « Je préfère être pris que prendre » –, c'est « qu'on [le] prenne dans les bras » dont il s'agit, car être pris sexuellement il « n'aime pas ça. [Il] trouve ça absolument dégoûtant ». Nous avons donc un sujet qui a développé une solution pauvre, strictement arrimée à l'imaginaire, avec peu d'effet de régulation. S'il veut être une femme, cela ne concerne donc pas la jouissance, mais bien une idée : « Pour moi, ça représenterait d'abord, vis-à-vis de la société, d'être absolument normal ».

« *Il serait remplacé [le sexe masculin] par quelque chose qui pourrait vous donner la même jouissance ?* », lui demande Lacan. « Évidemment [...], répond M. Girard. Est-ce que c'est possible ? Je vous demande ». Le patient laisse dans l'ombre tout un pan de la question, celle du corps et de sa jouissance, le fait qu'il aime être masturbé par un homme (ce qui requiert de posséder un pénis) est oublié, le fait qu'il n'aime pas être pénétré aussi.

C'est grâce à l'interrogatoire opiniâtre de Lacan que M. Girard finit par s'approcher d'une formule que nous pourrions résumer ainsi : *Devenir une femme pour être un homme normal* – « Si je reste comme ça je suis dans un état illégal [...], je préfère me mettre en accord avec la loi et la société ».

Au cours de cette présentation clinique, le sujet évente lui-même sa pauvre solution, s'il change de sexe, formule-t-il, au fond il sera toujours dans l'*illégalité*, soit à cause des cicatrices soit par le nom masculin sur les papiers – nous sommes en 1964 ! Il n'y a aucune jouissance transsexualiste, mais une tentative désespérée de faire la paire avec le phallus. D'ailleurs, avoir un sexe de femme n'aurait, selon lui, d'« intérêt que s'il était pénétré [par] un homme » – formule en impasse pour qui abhorre la pénétration : le dénouage du corps et du mental est total. M. Girard cherche à légaliser sa jouissance, mais celle-ci est massivement arrimée au spéculaire : deux hommes se masturbant l'un l'autre en est le paradigme ; le sujet, lui, tient à être *normal*, à se conformer à l'ordre naturel dans un contexte social où l'homosexualité est interdite et dans un contexte subjectif d'impossible séparation.

La question centrale du cas pour Lacan est celle du désir des parents : « l'insertion familiale [...] il ne peut pas en décoller » et que « ce soit ça qui soit à l'origine de la requête de transformation sexuelle, c'est quand même un poème ! » Centrer le cas sur l'addiction, l'impossible séparation d'avec les parents, fait du cas de M. Girard, selon Lacan, « pas du tout un type d'homosexuel universel » et encore moins un transsexuel...

Collège clinique de Toulouse – 24 juin 2023